

Fiche 37 – **Rendre grâce**

Comme proposé à la fin de la Fiche Ecojesuit 37 « Rendre grâce » pour ce Carême 2021, **voici quelques textes pour ceux qui aimeraient aller un peu plus en profondeur durant ce Carême**. Ils sont extraits du livre [Parcours spirituel pour une conversion écologique](#) publié par nos compagnons Eric Charmettant et Jérôme Gué.

« **La Tragédie de notre humanisme** » - *Eloi Leclerc*

On voit comment la volonté de puissance que l'homme « humaniste » entend exercer sur les choses de la nature se retourne contre lui et ses semblables. Il y a dans notre humanisme occidental une contradiction mortelle qui ouvre la porte à tous les drames.

C'est un fait douloureusement constatable que, malgré la très haute idée que l'homme se fait de lui-même et de ses semblables, et malgré toutes les professions de foi en la dignité transcendante de la personne humaine, nous vivons dans un univers humain sans cesse menacé d'imprévisibles explosions de violence dans lesquelles la raison ne se reconnaît plus, emportée elle-même par notre volonté de puissance. Celle-ci ne connaît plus de limites. Elle ne respecte plus rien. Il lui suffit d'ailleurs, pour justifier ses débordements, de décréter que tels hommes ou telles catégories d'hommes n'appartiennent pas vraiment à l'espèce humaine : ils ne sont plus ou pas encore des hommes. Ce qui l'autorise, dans la logique de notre humanisme, à les traiter comme une espèce animale inférieure, avec la même désinvolture et la même irresponsabilité.

La racine du mal

Nous touchons ici à la racine du mal. Il nous faut méditer ce que Claude Lévi-Strauss disait à ce sujet dans son entretien avec J.-M. Benoist :

« J'ai le sentiment que toutes les tragédies que nous avons vécues, d'abord avec le colonialisme, puis avec le fascisme, enfin avec les camps d'extermination, cela s'inscrit non en opposition ou en contradiction avec le prétendu humanisme sous la forme où nous le pratiquons depuis plusieurs siècles, mais, dirais-je, presque dans son prolongement naturel. Puisque c'est, en quelque sorte, d'une seule et même foulée que l'homme commence par tracer la frontière de ses droits entre lui-même et les autres espèces vivantes, et s'est ensuite trouvé amené à reporter cette frontière au sein de l'espèce humaine, séparant certaines catégories reconnues véritablement humaines d'autres catégories qui subissent alors une dégradation conçue sur le même modèle qui servait à discriminer entre espèces vivantes humaines et non humaines. Véritable péché originel qui pousse l'humanité à l'autodestruction.

« Le respect de l'homme par l'homme ne peut trouver son fondement dans certaines dignités particulières que l'humanité s'attribuerait en propre, car, alors, une fraction de l'humanité pourra toujours décider qu'elle incarne ces dignités de manière plus éminente que d'autres¹. »

C'est ainsi, en effet, qu'on a justifié l'esclavage, comme aussi la condition inférieure des femmes dans la société. Et c'est de la même façon qu'une tribu, une nation, une race a toujours justifié sa

¹ Entretien de Cl. Lévi-Strauss avec J.-M. Benoist, *Le Monde*, 21-22 janvier 1979, p. 13

domination sur une autre tribu, une autre nation, une autre race.

Le chemin d'une vraie communauté humaine

Si telle est la racine du mal, on entrevoit le remède : « Il faudrait plutôt, déclare Lévi-Strauss, poser au départ une sorte d'humilité principielle : l'homme commençant par respecter toutes les formes de la vie en dehors de la sienne, se mettrait à l'abri du risque de ne pas respecter toutes les formes de la vie au sein de l'humanité elle-même. Se préoccuper de l'homme sans se préoccuper de toutes les autres manifestations de la vie, c'est, qu'on le veuille ou non, conduire l'humanité à s'opprimer elle-même, lui ouvrir le chemin de l'auto-oppression et de l'auto-exploitation.² »

« Une sorte d'humilité principielle. » Nous rejoignons ici François d'Assise et nous découvrons la profondeur de son message et son actualité. Face au Très-Haut qu'il se juge « indigne de nommer », il se range parmi les créatures, « en grande humilité ». Il réintègre ainsi le vaste cercle de la création, saluant les diverses créatures comme des frères ou des sœurs issus du même amour créateur. Et c'est avec elles qu'il loue Dieu. Il ne se met pas à part, mais au cœur de tout ce qui vit et existe. Il se situe à l'intérieur d'une unité de création, se reconnaissant lui-même créature.

Certes, François aimait les hommes, tous les hommes, d'un amour singulier, en raison de leur dignité propre d'enfants de Dieu. Il avait une très haute idée de la personne humaine et de sa dignité spirituelle. Néanmoins cette vénération et cet amour de la personne spirituelle qu'il plaçait au-dessus de tout n'étaient pas séparables, chez lui, d'une attitude plus générale d'accueil et de respect à l'égard de la vie, de toute vie. A ses yeux, il n'y avait pas d'un côté l'univers de la personne humaine et, de l'autre, la création matérielle et la vie cosmique. François ignorait totalement la personne abstraite, anonyme, désincarnée. Il ne connaissait que la personne vivante, qui est toujours unique, singulière, avec son enracinement vital et son histoire propre.

La personne vivante : les deux termes sont à maintenir ensemble. Ils sont indissociables. Et leur liaison est essentielle. Notre approche moderne de la personne humaine est très cérébrale, très abstraite. C'est une approche morale ou juridique. En offrant plus de « chair » à son approche spirituelle de la personne, François « vivifie » celle-ci ; il lui communique chaleur et vie. En même temps, il valorise et spiritualise la création tout entière.

La personne humaine, selon François, n'arrive à sa plénitude spirituelle que si l'homme, en s'ouvrant à l'appel du ciel le plus haut, demeure en même temps sous la protection de « notre mère la terre qui le porte et qui produit... ». La maturité spirituelle est toujours celle d'un cœur de chair.

Au service de l'homme

Le respect et l'humilité devant la création matérielle et devant toute vie, si obscure soit-elle, n'excluent aucunement la mise en valeur des ressources naturelles et leur utilisation par l'homme. En même temps qu'il chante la beauté des créatures, François en célèbre l'utilité. Sœur eau est reconnue comme très utile. Frère soleil, frère vent, frère feu sont salués comme des compagnons bienfaisants, indispensables à la vie. Quant à sœur notre mère la terre, c'est elle qui nous nourrit en produisant toutes sortes de fruits.

Mais, si la création est au service de l'homme, il n'appartient pas à celui-ci de la violenter. François condamnait toute cupidité humaine qui viole la terre et torture la vie. Que de fois n'a-t-il pas libéré des animaux qu'on lui offrait et qui avaient été capturés inutilement ! Et à ses frères qui allaient couper du bois dans la forêt, il recommandait instamment de ne pas couper trop bas, afin que la vie pût rejaillir

² Cf. Lévi-Strauss, *ibid*

en de nouvelles frondaisons : ils ne devaient pas laisser un désert après eux. Il fallait respecter la vie. L'homme n'en est pas le maître absolu.

« Humilité devant la vie, parce que la vie représente les créations les plus rares et les plus surprenantes dont nous soyons les témoins dans l'univers... » François d'Assise eût volontiers souscrit à ce jugement de Lévi-Strauss, qui en tire la conclusion suivante : « Les droits de l'homme — les droits de tout homme — trouvent leur limite à ce moment précis où leur exercice entraînerait ou risquerait d'entraîner l'extinction d'une espèce animale ou même végétale ; non pas d'un individu, car j'entends bien que nous mangeons des carottes, que nous nous nourrissons de blé, que nous tuons des animaux pour nous alimenter. Mais ce que nous ne pouvons pas faire, au nom même des droits que nous revendiquons en tant qu'hommes, c'est de mettre en danger l'existence d'une espèce³... »

L'homme réconcilié

On découvre ici le sens profond du *Cantique des créatures*. En fraternisant avec tout ce qui existe, François se rattache à l'ensemble de la vie. Il accueille les créatures comme une part de lui-même : il s'ouvre à ses propres racines, à notre mère la terre, aux forces obscures qui le portent et le nourrissent. Et, par là même, il se réconcilie avec son être tout entier.

Intégrées à son élan vers le Très-Haut, les forces de la vie deviennent en lui lumineuses et fraternelles : elles perdent leur caractère sauvage, agressif ; elles chantent elles aussi. Rien n'est rejeté, tout est assumé dans la louange. Ainsi l'humilité de François devant les créatures lui ouvre-t-elle le chemin de la paix. Il ne peut y avoir de vraie réconciliation avec soi-même sans une vraie réconciliation avec la nature elle-même, avec la vie dans son ensemble.

A partir de là, François naît à une personnalité nouvelle et plénière, vaste comme le monde, ouverte au mystère de l'autre. Il peut aller vers tous les êtres, libre de tout ressentiment, de toute réaction de défense, comme de tout repliement sur soi-même. Dans le monde violent du Moyen Age, hérissé de tourelles, creusé de fossés, son univers à lui est sans défense, sans donjon ni muraille. Sans frontières non plus.

Son regard, ce regard de soleil, d'étoiles, de vent et d'eau, est devenu merveilleusement humain. Il apaise les conflits, « convertit toute hostilité en tension fraternelle, à l'intérieur d'une unité de création ». François fraternise aussi bien avec le sultan d'Égypte qu'avec le pape ou le brigand. Son chant est vraiment celui de la paix et du pardon. Le chant de l'homme universel.

Ce chant n'est pas seulement celui d'un poète qui dit son émerveillement devant l'œuvre de Dieu. C'est aussi celui d'un créateur. La fraternité que François célèbre, il ne la découvre pas en contemplant un paradis perdu. Il la construit. Il la crée en communiant à l'amour du Créateur : il entre lui-même dans le jeu créateur. Il devient artisan de l'unité.

Son humilité devant la vie l'a fait renoncer à se considérer comme maître de l'univers. Il s'est accepté créature parmi les créatures, frère des plus humbles d'entre elles. Il a consenti à réintégrer le cercle de la création. Mais voici que le cercle, au lieu de se refermer sur lui, s'ouvre avec lui. La création tout entière retrouve l'élan originel, elle reprend sa marche en avant vers son plus haut destin, vers sa suprême réalisation : l'homme fraternel, l'homme bon, l'homme à l'image de Dieu.

ELOI LECLERC, *Le soleil se lève sur Assise*, Paris, DDB, p. 72-78.

³ Cf. Lévi-Strauss, *ibid*

« Penser comme une montagne » - *Aldo Leopold*

Un hurlement surgi des profondeurs résonne entre les parois rocheuses, dévale la montagne et s'évanouit dans le noir. C'est un cri de douleur primitive, plein de défi, et plein de mépris pour toutes les adversités du monde.

Chaque être vivant (et bien des morts aussi, peut-être) prête l'oreille à cet appel. Pour le cerf, c'est un rappel du destin de toute chair ; pour le pin, c'est un pronostic de rixes nocturnes et de sang sur la neige ; pour le coyote, c'est une promesse de glanures à venir ; pour le vacher, une menace de découvert à la banque et pour le chasseur, c'est un défi, crocs contre poudre. Pourtant, derrière ces espoirs et ces craintes évidentes et immédiates se cache une signification plus profonde, que la montagne est seule à connaître. Seule la montagne a vécu assez longtemps pour écouter objectivement le hurlement du loup.

Ceux qui sont incapables d'en déchiffrer le sens caché ne peuvent cependant en ignorer la présence, car on la sent partout, et elle suffit à distinguer un territoire à loups de n'importe quel autre territoire. Cette présence résonne dans la moelle de ceux qui entendent les loups la nuit, ou scrutent leurs traces pendant le jour. Même si on ne les entend pas, même si on ne les voit jamais, leur présence est sous-entendue par mille petits incidents : le hennissement nocturne d'un cheval de bât, un éboulis de pierres, un cerf qui s'enfuit en bondissant, la disposition des ombres sous les épicéas. Seul un irréductible novice peut ne pas sentir la présence ou l'absence des loups, ou le fait que les montagnes ont une opinion secrète à leur sujet.

Ma propre conviction sur ce chapitre remonte au jour où j'ai vu mourir une louve. Nous étions en train de casser la croûte sur une corniche au pied de laquelle une rivière turbulente jouait des coudes. Nous vîmes ce qui nous sembla une biche occupée à franchir le torrent à gué, plongée jusqu'au poitrail dans l'écume blanche. Lorsqu'elle remonta sur la berge de notre côté et s'ébroua, nous comprîmes notre erreur : c'était une louve. Une demi-douzaine de bêtes, à l'évidence de grands louveteaux, surgirent d'entre les saules pleureurs pour se jeter dans une belle mêlée de bienvenue, pleine de queues frétilantes et de coups de patte amicaux. Et cette pyramide de loups s'agitait au beau milieu d'une grande dalle découverte au pied de notre paroi rocheuse.

En ce temps-là, nous n'avions jamais entendu parler de la possibilité de ne pas tuer un loup si l'occasion s'en présentait. Deux secondes plus tard, nous voilà en train de cribler la meute de plomb, surexcités, mais avec une précision toute relative : viser lorsqu'on surplombe sa cible, c'est toujours déroutant. Quand nous eûmes vidé nos chargeurs, la vieille louve était à terre, et un louveteau se traînait vers le sanctuaire des éboulis.

Nous atteignîmes la louve à temps pour voir une flamme verte s'éteindre dans ses yeux. Je compris alors, et pour toujours, qu'il y avait dans ces yeux-là quelque chose de neuf, que j'ignorais — quelque chose que la montagne et elles étaient seules à connaître. J'étais jeune à l'époque, et toujours le doigt sur la gâchette ; pour moi, à partir du moment où moins de loups signifiait plus de cerfs, pas de loups signifierait à l'évidence paradis des chasseurs. Après avoir vu mourir la flamme verte, je sentis que la louve pas plus que la montagne ne partageaient ce point de vue.

Depuis lors, j'ai assisté à l'extermination des loups, État par État. J'ai vu le visage que prenaient bien des montagnes privées de leurs loups, j'ai vu les adrets se rider d'un lacis de pistes de cerfs toutes neuves. J'ai vu les buissons et les jeunes plants broutés jusqu'à l'anémie, puis jusqu'à la mort. J'ai vu chaque arbre comestible défolié à hauteur d'un pommeau de selle. Une telle montagne a étrange

allure, comme si quelqu'un avait offert à Dieu un sécateur neuf en Lui interdisant toute autre forme d'exercice. Pour finir, on peut voir les ossements du troupeau de cerfs tant espéré, décimé par son propre trop-plein, blanchir au sol à côté du sage mort, ou tomber en poussière sous la haute coupole des genévriers.

A présent, je soupçonne que, de la même manière qu'un troupeau de cerfs vit dans la crainte mortelle de ses loups, la montagne vit dans la crainte mortelle de ses cerfs. Et peut-être à meilleur escient car, tandis qu'un vieux cerf tué par les loups peut être remplacé en deux ou trois ans, une montagne mise à mal par l'excès de cerfs a parfois besoin de deux ou trois décennies pour se reconstituer.

Il en va de même pour les vaches. Le vacher qui débarrasse son pacage des loups ne se rend pas compte qu'il prend sur lui le travail du loup qui consiste à équilibrer le troupeau en fonction de cette montagne particulière. Il n'a pas appris à penser comme une montagne. D'où les déserts de poussière et les fleuves qui entraînent l'avenir dans la mer.

Nous luttons tous pour la sécurité, la prospérité, le confort, la longévité et l'ennui. Le cerf lutte avec ses longues pattes souples, le vacher avec ses pièges et ses poisons, l'homme d'État avec son stylo, la plupart d'entre nous avec des machines, des bulletins de vote et des dollars, mais cela revient toujours à la même chose : paix pour notre temps. Un succès relatif en ce domaine n'a rien de pernicieux, peut-être même est-il la condition nécessaire d'une pensée objective, mais une sécurité excessive ne recèle, semble-t-il, que des dangers à long terme. C'est peut-être cela, l'idée contenue dans la proposition de Thoreau : le salut du monde passe par l'état sauvage. C'est peut-être cela, le sens caché du hurlement du loup, bien connu des montagnes, mais rarement perçu par les humains.

ALDO LEOPOLD, *Almanach d'un comté des sables*, Paris, Flammarion, p. 168-173.

« Et nul n'oiseau ne chante » - *Rachel Carson*

Sur des portions de plus en plus nombreuses du territoire américain, le retour des oiseaux n'annonce plus le printemps, et le lever du soleil, naguère empli de la beauté de leur chant, est étrangement silencieux. La disparition soudaine du chant des oiseaux, la suppression de la couleur, de la beauté et de la valeur qu'ils apportent à notre monde est survenue en douceur, insidieusement, sans même que s'en rendent compte ceux qui, chez eux, ne sont pas encore touchés par ce phénomène.

En 1958, une habitante de Hinsdale, dans l'Illinois, a fait part de son désespoir à ce sujet à Robert Cushman Murphy, l'un des plus grands ornithologues du monde, Curator Emeritus de la division ornithologique au muséum américain d'Histoire naturelle :

« Les ormes de notre village, a-t-elle écrit en 1958, ont été désinsectisés plusieurs fois. Quand nous nous sommes installés ici, il y a six ans, le pays était extraordinairement riche en oiseaux. J'ai disposé une mangeoire pour eux dans notre jardin, et tous les hivers j'y ai vu défiler cardinaux, mésanges noires, et pics bleus ; l'été, cardinaux et mésanges y amenaient leurs petits. Maintenant, après plusieurs années de pulvérisation de DDT, étourneaux et rouges-gorges ont presque disparu, je n'ai pas vu une seule mésange depuis deux ans, et voici que les cardinaux partent à leur tour. Ce tous les nids du voisinage, il reste un couple de tourterelles, et peut-être une famille de moqueurs (*Mimus carolinensis*). Comment expliquer ce massacre aux enfants à qui le maître d'école apprend l'existence d'une loi fédérale interdisant de détruire ou capturer les oiseaux ? "Est-ce qu'ils reviendront ?", demandent-ils, et je ne sais que répondre. Les ormes continuent à mourir, et les oiseaux aussi. Fait-on quelque chose pour empêcher cela ? Peut-on faire quelque chose ? Pourrais-je, moi, faire quelque chose ? » (...)

De toutes les parties du globe parviennent les échos du péril qui pèse sur les oiseaux dans notre monde moderne ; les détails diffèrent, mais le thème se répète ; tout ce qui vivait à l'état sauvage meurt dans le sillage des pesticides. Ainsi disparaissent en France des centaines de perdrix et de petits oiseaux depuis que le vignoble est traité avec un insecticide à l'arsenic, ainsi se vident en Belgique des chasses gardées, célèbres pour l'abondance de leurs perdrix avant que le pulvérisateur s'occupât des cultures voisines.

En Angleterre, le problème majeur semble être très spécifique : il est posé par l'habitude de plus en plus répandue de traiter les semences à l'insecticide avant de les mettre en terre. Il n'y a là rien de bien nouveau, mais jusque vers 1956 les produits de base utilisés pour ce traitement étaient des fongicides, qui ne semblaient pas affecter les oiseaux ; depuis, pour faire d'une pierre deux coups, on a ajouté au fongicide une substance destinée à combattre les insectes du sol : dieldrine, aldrine, ou heptachlore.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Au printemps 1960, un déluge de plaintes signalant des morts d'oiseaux s'est abattu sur tous les organismes britanniques susceptibles de s'y intéresser : le Trust Britannique pour l'ornithologie, la Société royale pour la protection des oiseaux (RSPB), et l'association Gibier à plume. « Le pays est comme un champ de bataille, a écrit un propriétaire du Norfolk ; mon gérant a trouvé d'innombrables cadavres, des masses de petits oiseaux... Pinsons, verdiers, linottes, fauvettes, et même pierrots... La destruction de toute cette faune est lamentable. » « Mes perdrix, a déclaré un garde-chasse, ont été anéanties dans les blés traités, et de même des faisans, des centaines d'autres oiseaux... Pour un homme qui a été garde-chasse toute sa vie, c'est un spectacle insupportable. J'ai le cœur serré de voir des couples de perdrix mortes ensemble. » (...)

Dans tous ces cas, la même question monte aux lèvres : qui a pris la responsabilité de déclencher ces empoisonnements en chaîne, de lancer cette onde mortelle qui progresse en s'élargissant comme les rides créées à la surface d'un étang par la chute d'une pierre ? Qui a placé dans un des plateaux de la balance les feuillages que le scarabée aurait volés pour se nourrir, et, dans l'autre, les pitoyables amoncellements de plumes multicolores, les dépouilles des oiseaux victimes de l'aveugle furie des poisons insecticides ? Qui a décrété — qui a le droit de décréter au nom de légions de personnes que l'on n'a point consultées — que le bien suprême est un monde sans insectes, même s'il doit être aussi un monde stérile, privé de l'aile gracieuse d'un oiseau en vol ? Un tel choix a été fait par quelque esprit autoritaire, détenteur temporaire du pouvoir, profitant d'un moment d'inattention de millions d'humains pour qui la beauté et le monde ordonné de la nature ont encore une signification impérative et profonde.

RACHEL CARSON, *Printemps silencieux*, Marseille, Editions Wildproject, 2009, p. 115-116 ; 132-133 ; 137.

« La dégradation de l'environnement » - *Ivan Illich*

L'importance de l'équilibre entre l'homme et la biosphère a été reconnue ; soudain elle commence à préoccuper beaucoup de gens. La dégradation de l'environnement est dramatique et spectaculaire. Pendant des années, à Mexico, la circulation automobile a régulièrement augmenté sous un ciel d'azur. Puis, d'un coup, le *smog* s'est répandu, il est devenu pire qu'à Los Angeles. Des poisons d'une puissance inconnue sont injectés dans notre biosystème. Pas moyen de passer l'éponge, ni de savoir comment ces poisons vont s'additionner pour, un jour réduire la planète, comme déjà le lac Érié ou le lac Baïkal, à une chose morte. L'anthropogénèse est évolution avec une niche cosmique. La terre est notre demeure. Et voici que l'homme menace sa demeure.

On voit d'ordinaire dans le surpeuplement, la surabondance et la perversion de l'outil les trois forces qui se conjuguent pour mettre en péril l'équilibre écologique. Paul Ehrlich souligne le fait que si l'on veut honnêtement contrôler la bombe démographique et stabiliser la consommation, on s'expose à être traité « d'antipeuple et d'antipauvre ». Il insiste : pour lui, « des mesures impopulaires (limitant à la fois les naissances et la consommation) sont le seul espoir qu'a l'humanité d'éviter une misère sans précédent ». Ehrlich, suivi d'autres avocats du degré zéro de croissance de la population, veut conjuguer contrôle des naissances et efficacité industrielle. De son côté, Barry Commoner met l'accent sur le fait que la perversion de l'outil, troisième inconnue de l'équation, est, pour la plus grande part, responsable de la récente dégradation de l'environnement. Il s'expose à la critique d'être un démagogue briseur de machines. Commoner, comme bien d'autres écologues, veut plutôt réoutiller l'industrie qu'inverser, à la racine, la structure de base de l'outil. La fascination provoquée par la crise écologique a limité la discussion sur la survie à la considération d'un seul équilibre, celui que menace l'outil polluant. Mais ce débat reste unidimensionnel, donc sans objet, même si l'on y fait intervenir trois variables, chacune caractérisant un déséquilibre entre l'homme et son environnement. Le surpeuplement rend plus de gens dépendants de ressources limitées, la surabondance oblige chacun à dépenser plus d'énergie, et l'outil destructeur dégrade sans bienfait cette énergie.

Si l'on considère ces trois forces comme les seules menaces, et la biosphère comme l'objet menacé, deux questions – pas plus – méritent d'être discutées :

1. Quel facteur (ou quelle force) a le plus dégradé les ressources génériques, et lequel est le plus menaçant pour le proche avenir ?
2. Quel facteur, dans la mesure où il est réductible ou inversable, requiert de notre part le plus d'attention ? Les uns disent qu'il est plus facile de s'en tirer avec la population, les autres qu'il est plus aisé de réduire une production génératrice d'entropie.

L'honnêteté oblige chacun de nous à reconnaître la nécessité d'une limitation de la procréation, de la consommation et du gaspillage ; mais il importe davantage d'abandonner l'illusion que les machines puissent travailler pour nous ou les thérapeutes nous rendre capable de nous servir d'eux. La seule solution à la crise écologique est que les gens saisissent qu'ils seraient plus heureux s'ils pouvaient *travailler* ensemble et *prendre soin* l'un de l'autre. Une telle inversion des vues courantes réclame de qui l'opère un certain courage intellectuel. En effet, il s'expose à une critique qui, pour n'être guère éclairée, n'en est pas moins douloureuse à recevoir : il ne sera pas seulement traité « d'antipeuple et d'antipauvre », mais aussi d'obscurantiste opposé à l'école, au savoir et au progrès. Le déséquilibre écologique est une surcharge qui se conjugue avec d'autres pour opérer, chacune dans une dimension particulière, la distorsion de l'équilibre vital. Plus loin, je montrerai que, dans une telle perspective, le

surpeuplement est le résultat d'un déséquilibre de l'éducation, que la surabondance provient de la monopolisation industrielle des valeurs personnelles, que la perversion de l'outil est l'implacable effet d'une inversion des moyens en fins.

Le débat unidimensionnel mené par les tenants de divers remèdes miracles, qui conjuguent la croissance industrielle avec la survie en équité, ne peut qu'alimenter l'illusoire espoir que d'une façon ou d'une autre l'action humaine convenablement outillée répondra aux exigences du monde conçu comme Totalité-Outil. Une survie garantie bureaucratiquement dans de telles conditions signifierait l'expansion de l'industrialisation du tertiaire jusqu'au point où le guidage de l'évolution planétaire serait identifié à un système centralement planifié de production et de reproduction.

Selon les partisans d'une telle solution, esprits favorables à l'outillage, la conservation du milieu physique pourrait devenir le principal souci du Léviathan bureaucratique placé aux leviers qui règlent les niveaux de reproduction, de demande, de production et de consommation. Une telle réponse technocratique à la croissance démographique, à la pollution et à la surabondance ne peut être fondée que sur un développement accru de l'industrialisation des valeurs. La croyance en la possibilité d'un tel développement est elle-même fondée sur un postulat erroné, à savoir : « L'achèvement historique de la science et de la technologie a rendu possible le déplacement des valeurs, leur matérialisation en tâches techniques. Dès lors le problème brûlant est celui de la redéfinition des valeurs en termes techniques, comme éléments d'un procès technologique. Techniques, les nouvelles fins seraient opératoires non seulement à l'usage, mais lors du projet et de la construction de l'outillage. »

Le rétablissement d'un équilibre écologique dépend de la capacité du corps social à réagir contre la progressive matérialisation des valeurs et leur transformation en tâches techniques. Faute de quoi l'homme se trouvera encerclé par les produits de son outillage, enfermé à huis clos. Enveloppé par un milieu physique, social et psychique qu'il se sera forgé, il sera prisonnier de sa coquille-outil, incapable de retrouver l'antique milieu au sein duquel il s'était formé. L'équilibre écologique ne sera rétabli que si nous reconnaissons que seule la personne a des desseins, que seule elle peut travailler à les réaliser.

IVAN ILLICH, *Œuvres complètes* vol I, *La convivialité*, Paris, Fayard, 1955, p. 510-519.

« L'autolimitation volontaire » - Pierre Rabhi

Je dois avouer qu'après la frugalité, parfois proche de l'indigence, vécue avec ma famille à partir de 1961 et durant une quinzaine d'années, pendant la phase pionnière de notre aventure cévenole, aujourd'hui, bénéficiant d'une prospérité certes raisonnable mais durement acquise, je suis obligé de me reposer à moi-même cette question : que veut dire au juste la sobriété que je prône ? Suis-je toujours en cohérence avec ce choix initial, dont l'état actuel de la société, en crise grave, renforce la pertinence et la nécessité, alors qu'après m'en être longtemps passé je jouis de la plupart des attributs de la modernité et du mode d'existence très dispendieux qu'elle impose ?

Certes, je n'ai ni yacht, ni jet privé, et n'en ressens ni désir ni frustration, mais la modeste prospérité dont il est question nous a permis, à côté de l'immense privilège de vivre au sein d'une nature magnifique, d'accéder à la plupart des innovations marquées du sceau du fameux progrès, censé améliorer la condition humaine. Me voici donc immergé dans une logique dont je récuse le fondement et où la limite entre sobriété et non-sobriété est devenue très floue.

En fait, bien que réprouvant sans appel toute forme de spoliation de l'homme, je suis obligé de constater qu'en dépit de mon empreinte écologique somme toute modérée je suis un capitaliste. Il me suffit, pour le vérifier, de séjourner dans un village d'Afrique sahélienne où nous menons des actions solidaires en faveur de l'agroécologie : j'y deviens objectivement un millionnaire. Car avec la seule contre-valeur financière de ma voiture d'une gamme moyenne, dont j'ai impérativement besoin comme outil de déplacement, chargé de livres et de documents pour mes conférences, un village africain de deux cents habitants pourrait, s'il devait les acheter et non les produire, subvenir à ses besoins alimentaires durant au minimum deux années. Et si je chiffrais mes modestes possessions et dépenses annuelles, la disparité deviendrait abyssale. Le système est fait de telle sorte que, si l'on prend comme référence, dans la hiérarchie de l'avoir, les besoins vitaux les plus légitimes, il y a beaucoup de capitalistes qui s'ignorent. On peut dire en toute logique que, sitôt après avoir satisfait aux nécessités vitales de base, indexées sur le niveau élémentaire de survie — nourriture, eau potable, abri, vêtements, soins pour tous —, et qui sont loin d'être couvertes sur la planète, on passe dans le domaine du superflu et de l'accumulation sans équité ni limites.

Si l'on examine l'ensemble de l'organisation, ou plutôt de la mauvaise organisation, qui répartit les biens nécessaires à la survie de chacun, l'autolimitation volontaire engendre *ipso facto* de l'équité. Si l'on veut instaurer sur notre planète commune une équité inspirée par les impératifs moraux, on est amené à dire que, tant que l'ensemble des êtres humains n'a pas accès aux ressources vitales, il y a spoliation. Tant qu'un seul enfant naît dépourvu de ce qui lui revient légitimement en tant qu'être vivant, il y a usurpation car les biens venus de la terre, qui sont encore abondants, sont dédiés à tous les êtres vivants qu'elle héberge et non à ceux qui, par le pouvoir politique, la loi du marché, les finances ou les armes, s'en attribuent la légitimité. Un tel hold-up est aujourd'hui entériné par des lois qui en font une norme que l'on ne peut remettre en question. Tant que cette malhonnêteté ne sera pas considérée comme illicite selon l'ordre et l'intelligence de la vie, l'humanité ne pourra être pérenne. Ainsi, misère, pauvreté et richesse cohabitent sur notre planète commune et créent des hiérarchies de l'avoir et du pouvoir débouchant sur toutes les répressions — le tout imputable à l'idéologie du toujours-plus illimité. Le fameux pouvoir d'achat aurait-il une signification hors de la logique en vigueur, qui ravale le citoyen au rang de vulgaire consommateur ? Un éventuel manque de ferveur à consommer ne peut en toute logique que lui être préjudiciable. Consommer, au risque de

toutes les obésités physiques et psychiques, est de fait une sorte de devoir civique, reposant sur une manière d'ascèse inversée, où insatiabilité et insatisfaction alternées constituent les deux mamelles de l'économie. Gratitude, modération, pondération sont les sentiments et vertus *qu'Homo economicus*, rouage d'une gigantesque machine mondiale, doit résolument abolir, car ils sont dangereux pour le métabolisme de la pseudo-économie qui tient le monde à la gorge.

Encore une fois, comment, dans des contextes aussi compliqués, définir clairement ce que devrait être la sobriété ? D'autant que l'on sait aussi que, sans l'aide sociale de l'Etat et des organisations caritatives, une plus grande partie encore des citoyens des pays dits développés seraient dans un état de misère insoutenable. Cette situation mène inexorablement au surendettement des familles, qui s'ajoute à celui des Etats et d'un nombre toujours grandissant d'institutions communales, départementales, régionales... Ce que l'on n'ose appeler "récession" n'a pas besoin d'être nommé pour exister dans les faits. Vu les mécanismes pseudo-économiques qui régissent les rapports entre les nations et le fonctionnement dispendieux, quand il n'est pas somptuaire, des Etats, une telle situation ne peut qu'entraîner des dépôts de bilan en cascade parmi les Etats nations. Il est évident que les endiguements et palliatifs sociaux seront impuissants à contenir un phénomène irréversible, qui régit le vivre ensemble national et international. Cette situation réduit forcément à néant la capacité d'entretenir l'économie en amont par son travail et en aval par son pouvoir d'achat.

Le recours à la solidarité compassionnelle aura une fin, sans que l'on sache ce qui pourra bien en prendre le relais. Il ne sert à rien de produire des marchandises à vendre dans le même temps que, par l'exclusion, un grand nombre de citoyens ne peut plus les acquérir. La politique du pompier pyromane a le grave inconvénient de dédouaner les Etats de leur responsabilité à l'égard des citoyens qui les mandatent pour la gouvernance du destin collectif. Les défaillances et les incompétences sont telles que des révoltes incontrôlables, de plus en plus violentes, vont à l'évidence se multiplier en s'amplifiant si la gouvernance mondiale persiste à entretenir la logique inhumaine qui produit souffrance et indifférence.

Il est évident que, pour les catégories les plus pénalisées, le principe de sobriété n'a aucun sens et pourrait légitimement être interprété comme une provocation, ou de la dérision. Bien sûr, les êtres spoliés de leur droit légitime à l'existence ne pourront se contenter d'une solidarité compassionnelle, en lieu et place de la responsabilité de soi-même que la société doit impérativement permettre à chacune et à chacun. La sobriété, dans ce cas, devient facteur de justice et d'équité, mais cela nécessite obligatoirement de renoncer au modèle actuel, fondé sur la toute-puissance du lucre et à lui dévoué. Nous ne dirons jamais assez que, sans renonciation à celui-ci, rien n'est possible. L'observation objective des faits met en évidence la nécessité absolue d'un paradigme plaçant l'humain et la nature au cœur de nos préoccupations, ainsi que l'économie et tous nos moyens à leur service.

On me demande souvent ce que j'entends par cette "sobriété heureuse" que je prône comme une sorte d'antidote à la société de la surabondance sans joie dans laquelle les pays dits développés se sont enlisés. Au-delà d'un concept séduisant, esthétique ou poétique, cette idée résonne en moi comme une nécessité inspirée par une analyse des faits objectifs et quantifiables, qui déterminent, à mon avis, l'avenir de la façon la plus rigoureuse. J'avais adopté le terme de "décroissance soutenable", proposé par l'économiste roumain Nicholas Georgescu-Roegen ; j'en ai fait l'argument central de ma précampagne électorale à l'élection présidentielle de 2002 ; j'ai dû renoncer à ce terme au motif qu'il suscitait beaucoup de malentendus, mais pas à l'analyse et aux postulats économiques que Roegen proposait et qui me paraissent toujours extrêmement pertinents. Car, pour cet économiste singulier, la seule économie qui vaille est celle qui produit du bonheur avec de la modération. Cette conception est pour moi depuis longtemps une évidence, comme je l'ai déjà exprimé.

La problématique que pose Roegen avec lucidité finira par s'imposer, tout simplement parce qu'elle est réaliste. Car, au train où va leur prélèvement par une minorité acquise au credo de la croissance indéfinie, et de toujours plus de finance, l'épuisement des ressources évolue selon une courbe exponentielle. En choisissant le modèle de développement responsable du désastre, les pays émergents contribuent à accélérer un processus qui ne peut qu'être fatal à l'espèce humaine. Faut-il encore et encore le redire ? On ne peut appliquer à une planète naturellement limitée un principe artificiel illimité.

En même temps que le réenchantement du monde que nous aurons à accomplir, la beauté étant à l'évidence une nourriture immatérielle absolument indispensable à notre évolution vers un humanisme authentique, nous devons également et impérativement trouver une façon juste d'habiter la planète et d'y inscrire notre destin d'une manière satisfaisante pour le cœur, l'esprit et l'intelligence. J'entends par beauté celle qui s'épanouit en générosité, équité et respect. Celle-là seule est capable de changer le monde, car elle est plus puissante que toutes les beautés créées de la main de l'homme, qui, pour foisonnantes qu'elles soient, n'ont pas sauvé le monde et ne le sauveront jamais. En réalité, il y va de notre survie. Le choix d'un art de vivre fondé sur l'autolimitation individuelle et collective est des plus déterminants ; cela est une évidence.

PIERRE RABHI, *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud - BABEL, p. 105-110.

« Le beau visage du crucifié » - Eloi Leclerc

Quel fut donc ce grand émerveillement qui poussa François vers la maison des lépreux ? Tandis qu'il priait dans la petite église Saint-Damien, les yeux fixés sur le crucifix byzantin, il fut saisi par le beau visage du Crucifié, ce visage de paix et de lumière où se lisaient à la fois toute la détresse des hommes et toute la jeunesse du monde. Dans cette vision, il n'y avait plus, d'un côté, la beauté de la terre et, de l'autre, les humiliés. Il n'y avait plus, d'une part, le soleil, la lumière et, de l'autre, les hommes de l'ombre. Le plus beau des enfants des hommes était descendu lui-même dans l'ombre. Il avait saisi le destin des humiliés au cœur du sien pour le remplir de sa lumière. Et sur son visage de crucifié rayonnaient cette lumière et cette paix.

Ce fut, dans le cœur de François, le grand émerveillement qui le jeta littéralement hors de lui : « Le Seigneur, écrit-il dans son *Testament*, me conduisit lui-même parmi les lépreux. Je me mis à les soigner de tout cœur. Et, au retour, ce qui m'avait semblé si amer s'était changé en douceur pour l'esprit et pour le corps. »

François ne devait jamais oublier ce visage de paix et de lumière, où se rencontraient le destin des humiliés et toute la poésie du monde. Transfiguré par ce regard, il invitera ses frères « à se réjouir quand ils se trouvent parmi des gens de basse condition et méprisés, des pauvres et des infirmes, des malades et des lépreux, et des mendiants des rues ² ».

Le Christ crucifié ne se laisse pas représenter selon les canons de la beauté grecque : une beauté olympienne qui plane au-dessus de nos déchirements. Cette beauté-là ne descend pas dans nos enfers, elle les domine. La beauté qui rayonne sur le visage du Crucifié est d'un autre ordre. Elle est celle d'une bonté qui a partagé les souffrances de l'humilié pour qu'advienne un monde plus beau, plus fraternel. Dans les plaies du Crucifié chantent nos plaies transfigurées. Et ce chant est celui d'un monde réconcilié, où la beauté elle-même retrouve sa plénitude de sens.

La vision émerveillée du beau visage du Crucifié accompagnera François tout au long de sa vie. Et il lui sera donné sur l'Alverne, au milieu de la grande nature, et dans l'éclat du matin, de contempler le Crucifié sous l'aspect d'un être lumineux, d'une fascinante beauté, réunissant dans un regard de bonté toute la souffrance de la terre et la beauté du monde.

J'ai raconté plus haut comment, au cours de notre transfert du camp de Buchenwald à celui de Dachau, dans notre wagon putride, nous avons chanté le *Cantique du Soleil* pour accompagner notre frère qui se mourait d'épuisement. Et je disais que ce chant de lumière nous était venu spontanément, irrésistiblement, comme une force de résurrection, au milieu de notre enfer. Et je m'étais posé la question : pourquoi ce chant dans cette tragédie ?

La réponse, je la trouve dans l'esprit d'Assise. Cultiver la beauté, sans s'ouvrir à la misère des hommes ou pour la fuir, est une opération stérile. C'est se condamner à ne jamais connaître le grand émerveillement. Mais, d'autre part, vouloir venir en aide aux méprisés, aux humiliés, sans leur apporter la lumière de la beauté, c'est ajouter au mépris et manquer la vraie fraternité. Le véritable ré-enchantement du monde ne peut naître que de la rencontre fraternelle des humiliés et de la beauté. C'est seulement quand on voit briller dans le regard des humiliés l'éclat de frère Soleil, avec toutes les couleurs du ciel et de la terre, que l'on peut dire en vérité : aujourd'hui, c'est Pâques sur le monde ; aujourd'hui s'ouvrent nos tombeaux. Le Christ de nos abîmes est aussi celui de nos résurrections.

« Demander instamment la consolation » - *Pape François*

On peut toujours faire un pas en avant dans la demande insistante de la consolation. Dans les deux Exhortations Apostoliques et dans *Laudato Si*, j'ai voulu insister sur la joie. Dans les Exercices, Ignace nous fait contempler « le ministère de consoler » les amis comme étant le propre du Christ Ressuscité (E.S. 224). C'est le ministère propre de la Compagnie, de consoler le peuple fidèle et d'aider avec discernement à ce que l'ennemi de la nature humaine ne nous vole pas la joie : la joie d'évangéliser, la joie de la famille, la joie de l'Eglise, la joie de la création... Qu'il ne nous la vole pas, ni par le désespoir devant l'amplitude des maux du monde et des malentendus entre ceux qui veulent faire du bien, ni ne nous la remplace par des fausses joies à portée de main dans n'importe quelle entreprise humaine.

Ce « service de la joie et de la consolation spirituelle » s'enracine dans la prière. Il consiste à nous encourager et à encourager tous à « demander instamment la consolation à Dieu ». Ignace le formule de manière négative dans la 6^{ème} Règle de la Première Semaine quand il dit qu'« il est très profitable de se changer vigoureusement soi-même face à cette désolation » (ES 321). Tirer profit en pensant « au peu dont il est capable dans le temps de la désolation » (ES 324). Pratiquer et enseigner cette prière de demande et de supplication pour la consolation constitue le principal service qu'on rend à la joie. Si quelqu'un ne se croit pas digne (chose très commune dans la pratique), au moins qu'il insiste dans la demande de cette consolation par amour du message, puisque la joie est constitutive du message évangélique, et qu'il la demande aussi par amour pour les autres, pour sa famille et pour le monde. Une bonne nouvelle ne peut pas être donnée avec un visage triste. La joie n'est pas un plus décoratif, c'est un indice clair de la grâce : elle indique que l'amour est actif, opérant, présent. C'est pourquoi la chercher ne peut pas se confondre avec la recherche « d'un effet spécial », que notre époque sait produire en vue de consommer ; mais on la cherche dans son critère existentiel qui est la « durabilité » : Ignace ouvre les yeux et s'éveille au discernement des esprits lorsqu'il découvre cette différence de valeur entre les joies durables et les joies passagères (Récit 8). C'est le temps qui lui donnera la clé pour reconnaître l'action de l'Esprit.

Dans les Exercices, le « progrès » dans la vie spirituelle se donne dans la consolation : il s'agit d'« aller du bien au mieux » et de « tout accroissement d'espérance, de foi et de charité, et de toute allégresse intérieure » (ES 316). Ce service de la joie est ce qui a conduit les premiers compagnons à décider de ne pas se séparer mais d'instituer la Compagnie. Ils échangeaient et partageaient spontanément ce compagnonnage dont la caractéristique était la joie qu'ils avaient de prier ensemble, de sortir pour être en mission ensemble et se réunir à nouveau, à l'imitation de la vie du Seigneur avec ses apôtres. Cette joie de l'annonce explicite de l'Evangile –à travers la prédication de la foi et la pratique de la justice et de la miséricorde– est ce qui portait la Compagnie à aller dans toutes les périphéries. Le jésuite est un serviteur de la joie de l'Evangile aussi bien lorsqu'il travaille comme un artisan, en conversant et en donnant individuellement les exercices spirituels, aidant la personne à trouver ce « lieu intérieur d'où lui vient la force de l'Esprit qui le guide, le libère et le renouvelle », que lorsqu'il agit structurellement en organisant les œuvres de formation, de miséricorde, de réflexion, qui sont une expansion institutionnelle de ce point d'inflexion où se trouve l'effacement de la volonté propre et l'entrée en action de l'Esprit. Michel de Certeau le disait bien : les Exercices sont « la méthode apostolique par excellence », puisque qu'ils rendent possible le « retour au cœur, début d'une docilité à l'Esprit qui réveille et pousse l'exercitant à une fidélité personnelle à Dieu ».

PAPE FRANÇOIS - Discours aux membres de la 36^{ème} Congrégation Générale des jésuites
(*Première partie*) – 24 octobre 2016

http://gc36.org/wp-content/uploads/2016/10/20161024_Discours_Pape_CG36.pdf

« Prière pour notre terre » - *Pape François (LS 246)*

Dieu Tout-Puissant
qui es présent dans tout l'univers
et dans la plus petite de tes créatures,
Toi qui entoures de ta tendresse tout ce qui existe,
répands sur nous la force de ton amour pour que
nous protégeons la vie et la beauté.
Inonde-nous de paix, pour que nous vivions
comme frères et sœurs
sans causer de dommages à personne.

Ô Dieu des pauvres,
aide-nous à secourir les abandonnés
et les oubliés de cette terre
qui valent tant à tes yeux.
Guéris nos vies,
pour que nous soyons des protecteurs du monde
et non des prédateurs,
pour que nous semions la beauté
et non la pollution ni la destruction.
Touche les cœurs
de ceux qui cherchent seulement des profits
aux dépens de la terre et des pauvres.

Apprends-nous à découvrir
la valeur de chaque chose,
à contempler, émerveillés,
à reconnaître que nous sommes profondément unis
à toutes les créatures
sur notre chemin vers ta lumière infinie.
Merci parce que tu es avec nous tous les jours.
Soutiens-nous, nous t'en prions,
dans notre lutte pour la justice, l'amour et la paix.

Prière chrétienne avec la création - *Pape François* (LS 246)

Nous te louons, Père, avec toutes tes créatures,
qui sont sorties de ta main puissante.
Elles sont tiennes, et sont remplies de ta présence
comme de ta tendresse.
Loué sois-tu.

Fils de Dieu, Jésus,
toutes choses ont été créées par toi.
Tu t'es formé dans le sein maternel de Marie,
tu as fait partie de cette terre,
et tu as regardé ce monde avec des yeux humains.
Aujourd'hui tu es vivant en chaque créature
avec ta gloire de ressuscité.
Loué sois-tu.

Esprit-Saint, qui par ta lumière
orientes ce monde vers l'amour du Père
et accompagnes le gémissement de la création,
tu vis aussi dans nos cœurs
pour nous inciter au bien.
Loué sois-tu.

Ô Dieu, Un et Trine,
communauté sublime d'amour infini,
apprends-nous à te contempler
dans la beauté de l'univers,
où tout nous parle de toi.
Éveille notre louange et notre gratitude
pour chaque être que tu as créé.
Donne-nous la grâce
de nous sentir intimement unis à tout ce qui existe.
Dieu d'amour, montre-nous
notre place dans ce monde
comme instruments de ton affection
pour tous les êtres de cette terre,
parce qu'aucun n'est oublié de toi.
Illumine les détenteurs du pouvoir et de l'argent
pour qu'ils se gardent du péché de l'indifférence,
aiment le bien commun, promeuvent les faibles,
et prennent soin de ce monde que nous habitons.
Les pauvres et la terre implorent :
Seigneur, saisis-nous
par ta puissance et ta lumière
pour protéger toute vie,
pour préparer un avenir meilleur,
pour que vienne
ton Règne de justice, de paix, d'amour et de beauté.
Loué sois-tu.